

Laissons Méphisto définir sa nature et reprenons nos remarques sur le texte qui va maintenant venir.

Pour enfermer un être physique il faut un cube. Une prison, c'est un cube bien fermé généralement.

Pour enfermer un être du plan astral, auquel appartient surtout Méphisto, il suffit d'un plan, d'une figure dessinée d'une certaine façon.

Tel est le Pentagramme, étoile à cinq pointes, représentation dans l'invisible de la signature astrale de l'Homme, considéré comme créature divine avant sa chute.

Quand cette figure est bien dessinée, parcourez-la avec la pointe d'un crayon, et vous verrez, que de même qu'un cercle elle forme un tout bien fermé dont on ne peut sortir.

Nous avons figuré au coin gauche inférieur de la figure un angle, qui a permis à Méphisto d'entrer, mais maintenant il ne peut plus sortir. La scène suivante sera maintenant comprise. Elle doit être citée tout entière, parce qu'elle pose et analyse les lois auxquelles obéissent les Esprits inversifs.



Pour s'échapper, Méphisto sera obligé d'enchanter à son tour par un sommeil magique le Docteur et de faire ronger par un Esprit rat, le coin du Pentagramme.

FAUST. — Ainsi tu opposes, au mouvement éternel, à la puissance secourable qui crée, la main froide du démon, qui se roidit en vain avec malice ! Quelle autre chose cherches-tu à entreprendre, étonnant fils du chaos ?

MÉPHISTO. — Nous nous en occuperons à loisir dans la prochaine entrevue. Oserais-je bien cette fois m'éloigner ?

FAUST. — Je ne vois pas pourquoi tu me le demandes. J'ai maintenant appris à te connaître ; visite-moi désormais quand tu voudras : voici la fenêtre, la porte, et même la cheminée, à choisir.

MÉPHISTO. — Je l'avouerai, un petit obstacle m'empêche de sortir : le pied magique sur votre seuil.

FAUST. — Le *Pentagramme* te met en peine ? Hé ! dis-moi, fils de l'enfer, si cela te conjure, comment es-tu entré ici ? comment un tel esprit s'est-il laissé attraper ainsi ?

MÉPHISTO. — Considère-le bien : il est mal posé ; l'angle tourné vers la porte est, comme tu vois, un peu ouvert.

FAUST. — Le hasard s'est bien rencontré ! Et tu serais donc mon prisonnier ? C'est un heureux accident !

MÉPHISTO. — Le barbet, lorsqu'il entra, ne fit attention à rien ; du dehors, la chose paraissait tout autre, et, maintenant le diable ne peut plus sortir.

FAUST. — Mais pourquoi ne sors-tu pas par la fenêtre ?

MÉPHISTO. — C'est une loi des diables et des revenants, qu'ils doivent sortir par où ils sont entrés. Le premier acte est libre en nous ; nous sommes esclaves du second.

FAUST. — L'enfer même a donc ses lois ? C'est fort bien ; ainsi un pacte fait avec vous, Messieurs, serait fidèlement observé ?

MÉPHISTO. — Ce qu'on te promet, tu peux en jouir entièrement ; il ne t'en sera rien retenu. Ce n'est pas cependant si peu de chose que tu crois ; mais une autre fois nous en reparlerons. Cependant je te prie et te re prie de me laisser partir cette fois-ci.

FAUST. — Reste donc encore un instant pour me dire ma bonne aventure.

MÉPHISTO. — Eh bien, lâche-moi toujours ! Je reviendrai bientôt ; et tu pourras me faire tes demandes à loisir.

FAUST. — Je n'ai point cherché à te surprendre ; tu es venu toi-même t'enlacer dans le piège. Que celui qui tient le diable le tienne bien ; il ne le reprendra pas de si tôt.

MÉPHISTO. — Si cela te plaît, je suis prêt aussi à rester ici pour te tenir compagnie ; avec la condition cependant de te faire, par mon art, passer dignement le temps.

FAUST. — Je vois avec plaisir que cela te convient ; mais il faut que ton art soit divertissant.

MÉPHISTO. — Ton Esprit, mon ami, va plus gagner, dans cette heure seulement, que dans l'uniformité d'une année entière. Ce que te chantent les esprits subtils, les belles images qu'ils apportent, ne sont pas une vaine magie. Ton odorat se délectera, ainsi que ton palais, et ton cœur sera transporté. De vains préparatifs ne sont point nécessaires ; nous voici rassemblés, commencez !

CHŒUR DES ESPRITS (*Enchantement de Faust qui s'endort*).

MÉPHISTO. — Il dort : c'est bien, jeunes esprits de l'air ! Vous l'avez fidèlement enchanté ! C'est un concert que je vous redois. — Tu n'es pas encore homme à bien tenir le diable ! — Fascinez-le par de doux prestiges, plongez-le dans une mer d'illusions. Cependant, pour détruire le charme de ce seuil, j'ai besoin de la dent d'un rat... Je n'aurai pas longtemps à conjurer, en voici un qui trotte par là et qui m'entendra très vite.

Le Seigneur des rats et des souris, des mouches, des grenouilles, des punaises, des poux, l'ordonne de venir ici, et de ronger ce seuil comme s'il était frotté d'huile.

Ah ! te voilà déjà ! Allons, vite à l'ouvrage ! La pointe qui m'a arrêté, elle est là sur le bord... Encore un morceau, c'est fait !

FAUST, *se réveillant*. — Suis-je donc trompé cette fois encore ? Toute cette foule d'esprits a-t-elle disparu ? N'est-ce pas un rêve qui m'a présenté le diable ? Et n'est-ce qu'un barbet qui a sauté après moi ?

.....

Ouvrons ici une nouvelle parenthèse.

Deux fois Faust a été sauvé, il va succomber à la troisième tentation. Pour avoir la jouissance immédiate des plaisirs terrestres, il va signer le pacte qui le lie à son terrible et nouveau maître. Il va détruire dans une série de malédictions tout le monde idéal qui constituait son atmosphère invisible.

Parlons de ces deux questions.

Pour l'homme ordinaire, les autres hommes ne se différencient les uns des autres que par des signes grossiers, souvent par les seuls vêtements. Pour l'occultiste débutant, les arts divinatoires permettent de classer les gens d'après leur démarche, la forme de leur profil, la couleur de leurs mains ou les traits de leur écriture.

Pour l'occultiste avancé, chaque être est environné d'une lumière, invisible à l'œil physique, mais visible à l'intuition du mystique, et cette lumière est de couleur différente selon la classification réelle des êtres dans le plan divin.

Ce que nous appelons : une lumière, c'est un ensemble d'esprits personnels et brillants, formés des hautes pensées et des actions élevées, générées par l'être humain, et cela constituait le « Char de l'âme » des anciens Pythagoriciens et la barque de Râ des antiques Egyptiens... C'est le corps spirituel, le corps du plan divin, et tel être humain, tel pauvre mendiant arabe, initié au soufisme et à ces mystères, semble immonde à l'élégant voyageur roumi, parce que cet Arabe est couvert de loques, et, cependant, le mendiant est pour celui qui sait voir un Soleil en mission sur la Terre, alors que l'orgueilleux voyageur ne rayonne que des fluides noirs générés par sa sottise prétention et son ignorance des choses divines.

Faust avait bâti autour de lui un petit monde lumineux, par sa modestie et par la sensation qu'il avait de ne rien savoir de vivant, tout en ayant le cerveau farci de sciences mortes. En maudissant tout son effort antérieur, il va détruire son « Aura » de lumière.

Mais il fera plus encore.

Pour goûter à pleines lèvres à l'arbre du mensonge et du délire physique, il va unir sa vie non plus au Père d'où elle provient et vers lequel elle retourne, mais bien au négateur même de la vie : à l'être de malice, de négation et d'inversion dans tous les plans. Il va faire un pacte... Il va, par une signature faite au moyen de son sang, unir sa vie, son astralité lumineuse à la source de toutes les ténèbres ; il va, pauvre plante terrestre, se jeter hors de son champ normal, pour devenir une culture de la serre infernale. Et ce savant agit comme le plus enfant des écoliers, il signe le pacte en plaisantant...

Il faut relire avec soin toutes les scènes suivantes dont nous ne pouvons, pour ne pas allonger inutilement cette étude, donner que des extraits. Mais ces citations suffiront, après ce que nous venons de dire, pour bien faire comprendre par quel chemin Goethe amène doucement son héros sur la voie de la désintégration et de l'aveuglement...

Cabinet d'Etude...

FAUST. — On frappe ? Entrez ! Qui vient m'importuner encore ?

MÉPHISTO. — C'est moi.

FAUST. — Entrez.

MÉPHISTO. — Tu dois le dire trois fois.

FAUST. — Entrez donc !

MÉPHISTO. — Tu me plais ainsi ; nous allons nous accorder, j'espère. Pour dissiper ta mauvaise humeur, me voici en jeune seigneur, avec l'habit écarlate brodé d'or, le petit manteau de satin empesé, la plume de coq au chapeau, une épée longue et bien affilée ; et je te donnerai le conseil court et bon d'en faire autant, afin de pouvoir, affranchi de tes chaînes, goûter ce que c'est que la vie.

(Suit un dialogue philosophique).

FAUST. — Eh bien, puisque des sons bien doux et bien connus m'ont arraché à l'horreur de mes sensations, en m'offrant, avec l'image de temps plus joyeux les aimables sentiments de l'enfance... JE MAUDIS tout ce que l'âme environne d'attraits et de prestiges, tout ce qu'en ces tristes demeures elle voile d'éclat et de mensonge.

MAUDITE soit d'abord la haute opinion dont l'Esprit s'enivre lui-même !

MAUDITE soit la splendeur des vaines apparences qui assiègent nos sens !

MAUDIT soit ce qui nous séduit dans nos rêves, illusions de gloire et d'immortalité !

MAUDITS soient tous les objets dont la possession nous flatte, femme ou enfant, valet ou charrue !

MAUDIT soit Mammon, quand, par l'appât de ses trésors, il nous pousse à des entreprises audacieuses, ou quand, par des jouissances oisives, il nous entoure de voluptueux coussins !

MAUDITE soit toute exaltation de l'Amour !

MAUDITE soit l'Espérance, MAUDITE la Foi, et MAUDITE, avant tout, la Patience.

CHŒURS D'ESPRITS, *invisible*. — Hélas ! hélas ! tu l'as détruit, l'heureux monde ! tu l'as écrasé de ta main puissante ; il est en ruine ! Un demi-dieu l'a renversé !... Nous emportons ses débris dans le Néant, et nous pleurons sur sa beauté perdue ! Oh ! le plus grand des enfants de la Terre ! relève-le, reconstruis-le dans ton cœur ! Recommence le cours d'une existence nouvelle et nos chants résonneront encore pour accompagner tes travaux !

.....

(Pacte).

Et quelle obligation devrais-je remplir en retour ?

.....

MÉPHISTO. — Je veux *ici* m'attacher à ton service, obéir sans fin ni cesse à ton moindre signe ; mais, quand nous nous reverrons *là-dessous*, tu devras me rendre la pareille.

FAUST. — Le *dessous* ne m'inquiète guère ; mets d'abord en pièces ce monde-ci et l'autre peut arriver ensuite. Mes plaisirs

jaillissent de cette terre, et ce soleil éclaire mes peines ; que je m'affranchisse une fois de ces dernières, arrive après ce qui pourra. Je n'en veux point apprendre davantage. Peu m'importe que, dans l'avenir, on aime ou hâisse, et que ces sphères aient aussi un dessus et un dessous.

MÉPHISTO. — Dans un tel esprit, tu peux te hasarder ; ENGAGE-TOI : tu verras ces jours-ci tout ce que mon art peut procurer de plaisirs ; je te donnerai ce qu'aucun homme n'a pu même encore entrevoir.

.....

FAUST. — Si jamais je puis m'étendre sur un lit de plumes pour y reposer, que ce soit fait de moi à l'instant ! Si tu peux me flatter au point que je me plaise à moi-même, si tu peux m'abuser par des jouissances, que ce soit pour moi le dernier jour ! Je t'offre le pari !

MÉPHISTO. — Tope !

FAUST. — Et réciproquement ! Si je dis à l'instant : « Reste donc ! tu me plais tant ! » Alors, tu peux m'entourer de liens ! je consens à m'anéantir ! Alors, alors, la cloche des morts peut résonner ! Alors, tu es libre de ton service. Que l'heure sonne, que l'aiguille tombe, que le temps n'existe plus pour moi !

MÉPHISTO. — Penses-y bien, nous ne l'oublierons pas !

FAUST. — Tu as tout à fait raison là-dessus ; je ne me suis pas frivolement engagé : et, puisque je suis constamment esclave, qu'importe que ce soit de toi ou de tout autre ?

MÉPHISTO. — Je vais donc, aujourd'hui même, à la table de M. le Docteur, remplir mon rôle de valet. Un mot encore : *pour l'amour de la vie ou de la mort, je demande pour moi une couple de lignes.*

FAUST. — Il te faut aussi un écrit, pédant ? Ne sais-tu pas ce que c'est qu'un homme, ni ce que la parole a de valeur ? N'est-ce pas assez que la mienne doive, pour l'éternité, disposer de mes jours ? Quand le monde s'agite de tous les orages, crois-tu qu'un simple mot d'écrit soit une obligation assez puissante ?... Cependant, une telle chimère nous tient toujours au cœur, et qui pourrait s'en affranchir ? Heureux qui porte sa foi pure au fond de son cœur, il n'aura regret d'aucun sacrifice ! Mais un parchemin écrit et cacheté est un épouvantail pour tout le monde, le serment va expirer sous la plume ; et l'on ne reconnaît que l'empire de la cire et du parchemin. Esprit malin, qu'exiges-tu de moi ? airain, marbre, parchemin, papier ? Faut-il écrire avec un style, un burin ou une plume ? Je t'en laisse le choix libre.

MÉPHISTO. — A quoi bon tout ce bavardage ? Pourquoi t'emporter avec tant de chaleur ? Il suffira du premier papier venu. Tu te serviras, pour signer ton nom, *d'une petite goutte de sang.*

FAUST. — Si cela t'est absolument égal, ceci devra rester pour la plaisanterie.

MÉPHISTO. — *Le sang est un suc tout particulier.*

.....

Faust et Méphisto vont parcourir le monde.